



# Ligne 208

de Bernard Dumont

## Fiche technique

France - 2001 - 1h37 -  
Couleur

Réalisateur :  
**Bernard Dumont**

Scénario et scénario :  
**Bernard Dumont**  
**Sylvie Bailly**

Montage :  
**Mariette Levy-Novion**

Musique :  
**Erik Truffaz Quartet**



Interprètes :  
**Patrick Dell'Isola**  
(Bruno)  
**Nozha Khouadra**  
(Djamila)  
**Pierre Martot**  
(Jean)  
**Nicolas Duvauchelle**  
(Pascal)  
**Serge Riaboukine**  
(René)  
**Valérie Volgt**  
(Véronique)

## Résumé

Ils sont trois enfants de la cité. Bruno, Jean son ami d'enfance et Djamila. Djamila a épousé Bruno. Jean est devenu policier. Depuis peu, Bruno est conducteur de bus. Pour lui tout bascule lorsqu'il est agressé par une bande de jeunes d'une cité voisine. Un coup de couteau va le diminuer physiquement et compromettre son avenir. Malgré l'amitié de Jean et l'amour de Djamila, Bruno s'isole peu à peu. Il traîne de plus en plus souvent dans le café de son adolescence devenu le repaire d'un mouvement d'extrême droite. Son désir de retrouver son agresseur va devenir une idée fixe, au risque de tout détruire autour de lui...

## Critique

(...) **Ligne 208**, du nouveau venu Bernard Dumont, est (...) résolument social : l'agression de Bruno, conducteur de bus, par un jeune Arabe de banlieue, la dépression qui s'ensuit, la dérive de la victime vers l'extrême droite, puis son ressaisissement avec, en parallèle, la trajectoire d'un ami d'enfance de Bruno, devenu flic. Le traitement choisi pour mettre en scène cette affaire est foncièrement d'un auteur : intimisme sec, nocturnes urbains, jazz ténébreux. Le message du film est à la fois limpide et retenu, voulant faire la part des choses et tachant d'éviter les manichéismes de tout bord.

**Ligne 208** n'a vraisemblablement pas coûté très cher, mais ne souffre pas de

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

cette modestie budgétaire. Avec son peu de moyens, Bernard Dumont parvient quand même à faire passer ce qui lui tient visiblement à cœur et qui a sans doute quelque origine biographique.

La part la plus réussie du film tient dans le pari qu'il se fixe : extraire une anecdote de la rubrique des faits divers pour la faire décoller vers une réflexion sociale et politique qui ne soit pas non plus un sermon sur le « malaise des banlieues ». Ce but est atteint. Dommage que la réalisation soit trop en demi-teintes, lisse jusqu'à une certaine platitude, peut-être pour cause de trop grande timidité. Reste un intéressant casting, d'où émergent Patrick Dell'Isola (Bruno) et l'émouvante Nozha Khouadra.

Olivier Séguret  
*Libération* - 31 Janvier 2001

Si le « film de banlieue » est devenu un genre, il est rare que ses protagonistes dépassent l'adolescence. Bernard Dumont, lui, suggère qu'on vieillit aussi dans les cités. (...) **Ligne 208** évoque donc à la fois un drame personnel et un malaise collectif, au carrefour de la fiction et de l'actualité. Il y a beaucoup à dire et à montrer, puisque tout semble se répondre et faire système : la sauvagerie des bandes, le chômage, le racisme, la drogue... Bernard Dumont veut tout dire et tout montrer. Il veut un film « choral » et du romanesque noir. Autour du « cas » de Bruno - fil directeur passionnant qu'il eût fallu ne pas lâcher -, il y a les blessures secrètes de sa femme Djamilia ; puis celles d'une ancienne amoureuse récupérée par l'extrême droite ; puis celles de Jean, dont la femme est morte d'overdose. Il y a même un vieux poète fou, toujours un aphorisme aux lèvres.... (...)

Louis Guichard  
*Télérama* - 31 Janvier 2001

## Entretien avec le réalisateur

*Ligne 208 est une fiction ancrée dans une réalité, celle de la banlieue en particulier. Pourquoi, ce choix ?*

Ce qui m'intéresse, depuis toujours, c'est de partir du réel. Les faits divers, les faits de société qui se produisent sont des révélateurs de notre vie quotidienne. En banlieue, les agressions sont des maux récurrents. Je pense que la banlieue focalise un certain nombre de problèmes de notre société.

La violence n'en est que le résultat. J'ai donc voulu me pencher là-dessus avec mon co-auteur Sylvie Bailly. Notre point de départ a été tout simplement un bus, parce que les agressions y sont très nombreuses, répétitives, et en même temps elles portent une marque de notre temps. Elles sont la plupart du temps non préméditées, insidieuses. C'est un climat qui dégénère au moindre mot de travers et peut aller jusqu'au coup de couteau comme dans le film. Ce phénomène est nouveau depuis une dizaine d'années. J'ajouterai que j'avais envie de parler de cette banlieue que je connais bien.

Je suis né au nord de Paris et je vis à l'Est et j'ai vu toute cette région se transformer. Mon désir était d'en parler, de peindre des gens, non pas de façon négative, bien au contraire, mais peut-être différemment de tout ce que j'ai pu voir jusqu'ici.

*Le film s'articule autour d'une agression, celle d'un conducteur de bus, par une bande de jeunes. Y-a-t-il eu une difficulté majeure à traiter ce sujet sans risque de tomber dans les amalgames ?*

Le risque existait ! Pratiquement dès le début du film, l'agression se produit. Mon angle d'attaque examine les conséquences d'un tel acte et se situe plutôt du côté de la réaction de l'agressé. Celui-ci est un adulte. Ce n'est pas la bande de jeunes que je voulais traiter.

Simplement, je pense que tous les personnages du film sont issus d'une cité de banlieue et que d'une manière ou d'une autre, tous renvoient par le prisme de leur vie aux agresseurs. Par exemple, le frère de Djamilia, a pratiquement le même âge que les agresseurs. Lui se cherche un petit boulot. J'ai voulu montrer au fond que les agresseurs n'avaient rien d'exceptionnel. Ce sont des jeunes dont certains sont issus de l'immigration mais pas seulement. Ils restent mystérieux, insaisissables une bonne partie du film. Mais à la fin la rencontre entre l'agresseur et l'agressé règle en partie une situation conflictuelle. Le face à face s'annonçait violent et, tout à coup, il s'humanise.

*Les personnages que vous décrivez, paraissent fragiles. En même temps ils sont conçus en-dehors des stéréotypes. Est-ce pour renforcer la complexité de l'univers que vous peignez ?*

Certainement. Les personnages dégagent une certaine force. Ils sont habitués à se défendre, à se battre, parce que la vie en banlieue n'est pas forcément facile. Au départ, ils vivent une relative stabilité dans leur situation. Mais dès que la violence apparaît, c'est comme un coup de pied dans la fourmilière, elle peut tout remettre en cause. Dès lors, ils sont effectivement fragiles. Prenons Bruno. C'est un homme entier dont la faiblesse est sa propre violence. Probablement qu'étant plus jeune il a été voyou et que peu à peu il a approuvé son agressivité. Il est marié à une jeune femme d'origine algérienne, Djamilia. Tout semble bien aller pour elle sauf que la violence de son mari après l'agression va lui poser toute une série de questions sur son passé, l'Algérie, ses parents. Elle va commencer à être déstabilisée.

Il y a aussi Jean, le policier, l'ami d'enfance de Bruno. Il est entouré de flics visiblement d'extrême droite mais lui n'est pas comme ça, peut-être parce qu'il a aussi vécu en banlieue. Confronté

à sa propre histoire et aux problèmes rencontrés avec sa femme et son fils, Jean n'est pas aussi solide qu'il paraît face à son copain Bruno. Il y a encore René le syndicaliste qui a bien du mal à trouver les mots dans une situation qui lui échappe, et Papy le vieil ouvrier typographe, poète à ses heures, dont les paraboles ne sont guère entendues. Il y a enfin Véronique, l'amie d'adolescence de Bruno. Cette femme a choisi de vivre - pour échapper à une condition sans doute médiocre - avec un type d'extrême droite. Son choix est ambigu. L'apparition de Bruno dans un état d'instabilité va également la perturber.

*On sent Bruno, le personnage principal, glisser inexorablement sur la pente de l'extrême droite. Mais bascule-t-il vraiment ?*

Pour moi ce qu'on appelle l'extrême droite en France est une nébuleuse couvrant toutes les classes sociales et comprenant entre autres des nostalgiques de l'Algérie française, des commerçants réfugiés dans des réflexes sécuritaires, des skins très primaires.

Il se trouve également une masse de gens qui subissent régulièrement un climat d'insécurité et se montrent sensibles aux discours de l'extrême droite. Ce sont pour eux autant de réponses à leurs questions. Je ne les considère pas attachés à une idéologie. Dans le film on voit un peu toutes ces tendances apparaître furtivement et coexister. Bruno quand il traîne dans le café, écoute les propos de Marquet qui un jour sera probablement un élu local. Ce militant cherche à récupérer un homme qui a été agressé comme preuve de la justesse de ses thèses. Bruno entend mais n'écoute pas vraiment. Il entend parce qu'à un moment donné il a trouvé un peu de chaleur, quelqu'un lui a tapé sur l'épaule et lui a dit «*on va retrouver ton agresseur*». Mais à aucun moment Bruno n'est tenté par l'idéologie, ce que joue très bien l'acteur Patrick Dell'Isola. Au contraire au dernier moment lorsqu'il

voit que tout le monde est là, prêt à l'aider dans sa quête de vengeance, cela lui devient insupportable.

*Parlez-nous de votre étroite collaboration avec Patrick Dell'Isola.*

Depuis son film **Etat des lieux**, j'ai considéré qu'il était vraiment le comédien que je recherchais, un petit peu dans le style de Robert Carlyle, le comédien favori de Ken Loach. Il réunissait dans ce film de nombreuses qualités que j'avais à mon tour envie d'exploiter : la trentaine, issu de la banlieue, fin, drôle, mais aussi révolté et parfois même violent.

Quand il a accepté le scénario, il a fait un certain nombre de remarques, plus précisément sur son rapport avec l'agresseur qu'il voulait absolument rencontrer dans le film. Il se sentait proche de ce jeune et notre idée était de montrer que tout à coup il avait affaire un peu comme à son petit-frère. Il est intervenu sur le scénario et sur la façon de jouer cette scène, sur le langage même. La confrontation est un élément très important que Patrick a ressenti profondément. Il s'est totalement impliqué dans le personnage, lui a donné toute sa dimension, toute sa couleur.

*La femme de Bruno, Djamila, est un personnage central dans un univers a priori très masculin...*

Djamila est une figure peu commune. Elle ne veut pas s'apitoyer sur son compagnon qui a quand même reçu un coup de couteau. Non pas par manque de sensibilité, ce qui est le contraire de sa vraie personnalité, mais par souci de se protéger.

Depuis son enfance elle a certainement vécu des choses très dures mais elle n'en parle jamais. Sa dureté n'est qu'apparente et quand elle voit son mari rentrer tard le soir, elle attend un long moment avant de lui en parler. Pour elle, Bruno doit remonter lui-même la pente. Elle ne lui fait pas de discours.

Ce qu'a apporté la comédienne Nohza

Khouadra est là encore très intéressant. Elle est de la banlieue, issue de l'immigration. Elle a compris instinctivement toute la trame du drame. La scène clé, celle de la découverte de l'arme que dissimule Bruno, on l'avait répétée avant. Mais subitement ce n'est pas seulement la comédienne qui s'est exprimée mais aussi la femme avec son histoire tourmentée. Elle a puisé au plus profond d'elle une émotion et une sensibilité qu'elle nous fait partager.

*Vous avez fait jouer des acteurs non-professionnels aux côtés de comédiens professionnels. Etait-ce pour gagner en authenticité ?*

Certainement ! Dans un premier temps, je souhaitais des comédiens capables de se fondre parmi des non-professionnels et sachant improviser. Ensuite j'ai porté mon attention sur des non-professionnels qui auraient à jouer leur propre rôle, en particulier les conducteurs de bus. Ces derniers m'ont beaucoup apporté à deux moments précis : la grève et l'agression. Ils revivaient alors des événements, qu'eux seuls avaient déjà connus par le passé. Leur façon de réagir vis-à-vis du discours du syndicaliste quand ils apprennent l'attaque, sont ainsi des réactions très simples et très naturelles.

La fête, le jour du départ à la retraite de l'un de leurs collègues, est également caractéristique et ne peut ni s'inventer ni s'imaginer. De nombreuses personnes étaient de la cité. Là encore on a atteint une certaine vérité dans les visages, les tranches d'âge ou les attitudes. L'intérêt de recourir à des acteurs non professionnels tient à la richesse de leur expérience qu'ils ont su transmettre avec spontanéité et force.

*La nuit, le jazz, portent les images en imprimant un rythme au film...*

Etant musicien, j'aime le jazz. La musique d'un film est très importante pour rythmer les images. Généralement,

on travaille par thèmes. Ici j'ai retenu la nuit et le jour. La nuit représente souvent le moment des dangers, des contradictions les plus fortes. Ce film est au deux-tiers de nuit. Le jour devait apparaître à chaque fois comme une bulle de possibilités. C'est le quotidien qui revient, la vie qui repart, comme les scènes de foot, ou celles de la plage. Elles succèdent à une période nocturne où tous les risques sont concentrés. Ces thèmes balancent dans une alternance musicale. Un autre thème me tenait à cœur : la course éperdue de Bruno. Au début, il court pour des raisons de santé physique et d'équilibre.

Au fur et à mesure, c'est une course contre le temps et les dangers qu'il a accumulés. La musique suit ce cheminement. Le rythme même de sa course est réglé sur la musique et inversement. Une précision enfin. Le jazz, dans sa branche simple, renvoie au blues, c'est-à-dire un état d'âme, une certaine couleur, un sentiment, la ville, la nuit. Les personnages du film ont le blues. C'est un sentiment universel porté par une musique elle aussi universelle.

*A propos qu'entendez-vous par «pétage de plombs», un thème auquel vous semblez tenir ?*

Comme en jazz, certains thèmes sont des contre-thèmes. Ce que j'appelle le «pétage de plombs» est effectivement très présent. Au commencement du film on voit une jeune femme asiatique complètement perdue. C'est une scène à laquelle j'ai d'ailleurs assisté. Je n'ai rien inventé.

D'autres également pètent les plombs, un conducteur, Jean le policier qui se suicide, sans parler de Bruno. Ils pètent les plombs à partir du moment où les pressions sociales et les contradictions sont trop fortes. Ce thème traverse toute l'histoire. Tous peuvent craquer. Le thème est aussi éminemment musical. C'est comme une variation. Il n'est pas explicable.

*Dossier distributeur*

## Le réalisateur

Bernard Dumont a d'abord été musicien (pianiste de jazz) puis chef-opérateur sur divers documentaires musicaux (**L'art de la fugue**, **Stockhausen**, **Cecil Taylor**) et sur le théâtre (*Bread and Puppet*, *Bob Wilson*, *Peter Brook*).

Il devient directeur de la photographie et travaille notamment avec Jean Prat, José Maria Berzosa, Jacques Doillon...

Par ailleurs, il réalise des lumières pour le théâtre et l'opéra (Bernard Sobel, Pierre Constant, Patrice Chéreau) et se tourne vers l'écriture et la réalisation de films de fiction et de documentaires.

Il poursuit aujourd'hui au cinéma avec **Ligne 208** un travail commencé au théâtre et à la télévision (avec notamment **Le professeur jouait du saxophone** ou encore **Le passage du nord-ouest**) qu'il appelle la fiction documentée. Son point de départ est un fait de société autour duquel il mène une enquête. De ce travail naît une fiction qui intègre le sujet initial dans son univers personnel.

*Dossier distributeur*

## Filmographie

**Le professeur jouait du saxophone** 1981  
**Blues, blanc, rouge**

film sur le jazz

**Les conquérants de l'impossible** 1986  
3 portraits de 52' sur l'alpinisme

**Cérémonie religieuse**  
téléfilm

**Le passage du nord-ouest** 1993  
téléfilm

**Le legs** 1999

**Ligne 208** 2001

Documents disponibles au France

Dossier distributeur